Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 22

Artikel: Intervention fâcheuse : petite scène d'intérieur
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190422

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pour le pique-nique, aux tables de la cour ou du jardin, dans les pavillons du verger, sur les tertres, à l'ombre des bosquets.

On était parti dès le grand matin de Lausanne, de Cully, de Vevey, de Montreux. Nous avons même vu, à l'hôtel, une nombreuse compagnie de dames et de messieurs venus de Genève. — Qu'on se représente tous ces groupes parsemés dans le vallon, faisant leur dînette sur l'herbe, en face d'une nature enchanteresse et par une journée superbe : que de chants, que de joie, que d'ébats sur la pelouse !

Et le soir, comme il était gai, tout ce monde se dirigeant vers les bateaux ou les gares, pour rentrer à la maison, chacun portant une gerbe de ces narcisses, qui, durant toute une semaine, parfumeront l'appartement, et rappelleront les plaisirs du dimanche. L. M.

INTERVENTION FACHEUSE

PETITE SCÈNE D'INTÉRIEUR

Les deux époux sont assis en face l'un de l'autre. Madame brode, monsieur lit son journal.

ELLE. — Eugène, mon ami, tu deviens horriblement ennuyeux avec cet affreux journal. Tout le jour tes occupations te retiennent loin de moi, et le soir, sans aucun remords, tu lis à mon nez. Que dit-elle de si intéressant, ta feuille de choux ? La politique ! ! Voilà une invention faite pour rendre les femmes heureuses et les hommes aimables. Ces messieurs sont électeurs ! Ils tiennent dans leurs mains les destinées de leur petit coin de planète. Ils vont aux urnes avec toute la majesté que comporte la situation, et quand ils en reviennent, pénétrés de leur importance, ils laissent tomber un regard de profonde commisération sur la pauvre femme qui, dans son infériorité constatée et décrétée... par eux, tricote un bas.

LUI — (*les yeux toujours fixés sur son journal*). — Mignonne, je vais bientôt tirer tes petites oreilles !

ELLE. Le suffrage universel ! Comprenez-vous toute l'étendue et la portée de ces deux mots : Le suffrage universel ? Universel ! ! ainsi nommé, probablement parce que ces messieurs votent... seuls !

LUI. — Je les allongerai un tantinet !

ELLE. — Universel ! Je n'invente pas. L'adjectif indique tout de suite le cas qu'ils font de leurs chétives personnes. Universel ! O modestie unie à la force et à l'intelligence ! O douce humilité !

LUI (*se levant*). — Il faut que je te châtie sur l'heure. (*Il l'embrasse*).

ELLE (*pliant le journal et le plaçant sous la lampe*). — Voilà ! et maintenant, mon bel égoïste, puisque vous aimez tant à lire, faites-moi le plaisir d'accomplir une de vos nombreuses promesses. (*Elle sort un petit livre de sa corbeille à ouvrage*)... *Querelle d'intérieur !* Ce titre, je le présume, vous rappelle un souvenir. Il y a quinze jours, monsieur, que j'attends la lecture de cette petite pièce. Le quart d'heure de Rabelais est arrivé ; exécutez-vous, si non avec grâce, du moins avec bonne volonté ! Là ! (*Elle pose le livre ouvert devant son mari*).

LUI. — Allons ! mais je t'avertis que, tout au rebours de ce qui se passe chez nous, le monsieur gronde et crie toujours.

ELLE (*le regardant*). — Tout au rebours de ce qui se passe chez nous ? ? Mon petit mari, vous ne manquez pas d'aplomb !

LUI. — Je serai obligé de hausser la voix et même de jurer un peu.

ELLE. — La belle affaire ! pourvu que tu n'en prennes pas l'habitude.

LUI. — La fenêtre est-elle au moins bien close. Comme nous sommes au rez-de-chaussée, on pourrait aisément croire que nous nous disputons.

ELLE. — Oh, Eugène ! Qui donc supposerait cela ?

LUI. — Enfin, j'essayerai de me contenir. La scène, mignonne, a lieu entre un mari et sa femme. Madame est insupportable. Monsieur, ainsi que tous les maris en général, est dévoué, soumis, tendre...

ELLE (*interrompant*). — Ah ! passons au déluge !

LUI (*d'une voix navrée*). — Le pauvre diable a une belle-mère !...

ELLE. — Eugène, tu es un impertinent !

LUI. — ... qui, comme toutes les belles-mères.... (*Elle le regarde.*)... adore son gendre et trouve que son ménage va sur des roulettes. Aussi, toujours comme ta... pardon ! comme toutes les belles-mères...

ELLE (*interrompant*). — Mon ami, ne sois pas méchant, je t'en prie !

LUI — ... ne s'en mêle-t-elle nullement. Grâce à cette non-intervention de ta.... de la belle-mère, les époux se prennent aux cheveux. Le sujet est profondément philosophique. Il n'y a aucune analogie entre leur position et la nôtre ; ils sont mariés depuis trois ans et nous depuis dix mois.

Vingt minutes plus tard.

LUI (*lisant*). — « Oui, madame, je vous le répète, ma position n'est plus tenable. Harcelé par votre mère, perdant de jour en jour et de plus en plus votre confiance, seul, tout seul pour réagir contre cette double attaque, j'ai voulu lutter. Je crois que vous me rendrez le témoignage que j'ai combattu jusqu'au bout. Je sais trop, madame, ce que les convenances exigent, pour ne pas vous céder la place. Du moment qu'un de nous doit partir, je m'en irai... »

On frappe. La porte s'ouvre et la mère de madame paraît en criant : Non, monsieur, vous êtes ici chez vous, restez-y. Ma fille viendra avec moi. (*La pressant dans ses bras.*) Mon enfant ! Ah ! depuis longtemps, je devinais que tu me cachais la vérité. Derrière ton pâle sourire, j'entrevoyais la réalité ; je te savais malheureuse. Oui, tu cherchais à me tromper. Tes airs joyeux n'étaient qu'un pieux mensonge, mais l'œil d'une mère voit tout et, dès l'abord, j'avais lu au plus profond de ton cœur. (*Se tournant vers son gendre, les bras croisés sur sa poitrine.*) Et c'est pour cela, monsieur, que vous m'aviez demandé la main de ma fille ? C'est ainsi qu'après avoir juré de la rendre heureuse, vous avez tenu votre serment !

LUI. — Mais, belle-maman, vous vous trompez complètement ; vous êtes le jouet d'une méprise...

Mme Trigaud, l'interrompant. — Pas de subterfuge, je vous prie, monsieur ! ne continuez pas plus long-

temps ce jeu hypocrite ! (*Dignement.*) Il sied mal au mari de ma fille ! On est venu me prévenir que vous faisiez une scène à tout casser. Je ne voulais pas le croire, mais, en arrivant, j'ai vu la foule rassemblée devant vos fenêtres et j'ai eu la honte, j'ai bien dit la honte, d'entendre la façon dont vous avez parlé à ma fille ! (*Des larmes dans la voix.*) Marie, mon enfant, je ne te laisserai pas davantage avec cet homme-là. Prépare-toi à me suivre. (*Tragiquement.*) Ta mère te reste !

ELLE. — Mais, maman, je t'assure que...

Mme Trigaud, les mains jointes. — O dévouement ! O sacrifice magnanime ! Elle voudrait, pauvre martyre, s'immoler sur l'autel conjugal... mais je suis là pour l'arracher à son malheureux sort !

LUI. — De grâce, belle-maman...

Mme Trigaud, sérèrement. — Assez, monsieur.

ELLE.— Maman, écoute-moi un instant, une minute. Eugène...

Mme Trigaud, inflexible. — C'est inutile, je sais tout, j'ai entendu !

LUI (*désespéré, saisissant le livre et criant en lisant*).— « Oui, madame, je vous le répète, ma position n'est plus tenable. Harcelé par votre mère, perdant de jour en jour et de plus en plus votre confiance, tout seul pour réagir contre cette double attaque, j'ai voulu lutter. Je crois que vous me rendrez le témoignage que j'ai combattu jusqu'au bout. Je sais trop, madame, ce que les convenances exigent pour ne pas vous céder la place. Du moment qu'un de nous doit partir, je m'en irai. »

(*Posant le livre sur la table et frappant dessus.*) Là, c'est noir sur blanc ! Que diantre ! je ne l'ai pourtant pas fait imprimer à l'intention de ma femme et je n'ai pas prié M. de la Guire d'écrire cette pièce pour vous ennuyer.

Mme Trigaud, prenant le livre et mettant ses lunettes. — Comment, c'est là ?

ELLE. — Mais oui !

LUI. — Parbleu ! il y a une demi-heure qu'on essaye de vous le dire.

Mme Trigaud, sentencieusement. — En effet, aujourd'hui c'est dans le livre et demain...

LUI (*furieux*). — Et demain ?

Mme Trigaud, fièrement. — Je ne vous parle pas, monsieur ! (*Embrassant sa fille.*) Je reviendrai, pauvre petite ! L'œil d'une mère ne se trompe jamais. Un jour ou l'autre... (*Avec des larmes dans la voix.*) Adieu, ma fille.

Elle sort.

LUI (*enragé*). — Mignonne, passe-moi mon journal, s'il te plaît !

Hermann CHAPPUIS.

Histoire d'une vieille dame, du fisc et d'un perroquet.

Sous ce titre, nous lisons dans le *Voltaire* ce curieux article, qui nous montre jusqu'à quel point on est atteint par le fisc dans ce bon pays de France. C'est, en somme, un impôt très lourd, à diverses sauces et à toute occasion.

J'ai connu une vieille dame dont le testament contenait ces simples mots : « Je lègue Coco à mon amie, Madame X..., parce qu'ils s'aiment beaucoup. »

L'histoire ne s'arrête pas là ; elle a une suite, et des plus étonnantes. La chose vaut, je crois, la peine d'être contée. C'est une page glorieuse à ajouter aux fastes déjà si remplis de l'administration du fisc.

La testatrice, ai-je dit, était une vieille dame. Rectifions ; car, en de telles matières, rien n'est plus beau que l'exactitude. C'était, en réalité, une vieille demoiselle. Une de ces demoiselles si pauvres, si dénuées de tout, que tout en gardant une certaine dignité, qui les fait respecter jusque dans l'indigence, elles font pitié au monde et ne vivent guère, quand elles réussissent à vivre, que de la charité des gens.

Celle-ci, en mourant, ne laissait pas de quoi se faire enterrer. C'est assez dire que son perroquet était sa seule richesse. Encore le pauvre Coco n'était-il guère brillant. Ce n'était point un de ces aras superbes qui vous éblouissent de leur plumage, vous assourdissent de leur caquet et étalent sur de somptueux perchoirs leur vanité tapageuse et leurs prétentions ridicules.

Coco n'avait point de ces grands airs. Je ne dis point qu'en son jeune temps !... mais à présent il était vieux, goutteux, quinteux, râpé. C'était, en outre, un animal taciturne et généralement mélancolique. Cet état psychologique tenait sans doute à ce que Coco sentait peser lourdement la misère sur ses ailes déplumées. Non seulement il n'était point pourvu de vingt bonnes mille livres de rente, comme le Coco des Folies-Dramatiques ; mais il était plus pauvre que ne le fut jamais le plus indigent des perroquets. C'était un prolétaire dans toute l'acception du mot, un sans-le-sou, un panné, une espèce de va-nu-pattes. De là les tristesses et l'amertume de son cœur.

Lorsque les agents du fisc durent, selon l'usage, apprécier la valeur de l'objet légué, ils lui trouvèrent une attitude si piteuse, un air si calamiteux, qu'en toute consicence ils ne purent l'estimer à plus de cinquante centimes. Coco n'en parut pas autrement humilié. Il avait eu tant de déboires dans les dernières années de sa vie !

En acceptant un tel héritage, la légataire, Mme X..., ne pouvait donc être soupçonnée d'obéir à un vil instinct de lucre. C'était bien plutôt une œuvre de charité qu'elle accomplissait. Elle recueillait un vieux pauvre, un malheureux infirme, et lui offrait sous son toit un abri contre les destins mauvais.

Or, cet acte de bienfaisance devait coûter cher à la bonne dame. Le fisc, en effet, se chargea de lui démontrer qu'il peut en cuire d'obéir aux dernières volontés d'une défunte amie et de se faire le petit manteau-bleu des perroquets cacochymes.

Coco était installé depuis trois mois à peine dans son nouvel asile et renaissait insensiblement à l'espérance et à la vie, lorsque Mme X... reçut une nuée de ces petits papiers dont l'administration française est si prodigue, et qui l'invitaient à passer à des guichets très divers pour y payer des sommes relativement élevées.

Ayant accepté les bénéfices de la succession (cinquante centimes), la légataire devait, par réciprocité, en assumer les charges. La loi le veut ainsi. Or, ces charges étaient lourdes, et, par suite d'un concours de circonstances que je vais exposer, elles devaient se multiplier presque à l'infini.

Tout d'abord, le testament dont Coco faisait l'unique et lamentable objet, avait été écrit sur une simple feuille de papier à lettre. Ce document, qui reposait dans une enveloppe cachetée, avait été déposé chez un notaire, après le décès de la testatrice. Description en fut faite dans un procès-verbal dressé au greffe du tribunal civil ; et comme les greffiers vendent leurs lettres moulées aussi cher que si c'était des bronzes de la maison Barbedienne, cette première formalité coûta à la dame la somme de 19 fr. 90.